

Les mennonites

Brève présentation historique et quelques pistes théologiques¹

1. Présentation historique : qui sont les mennonites ?

Remontons aux années 1520, à l'époque où Martin Luther à Wittenberg et Ulrich Zwingli à Zurich sont en train de mettre en place des réformes concrètes dans les Eglises dont ils ont la charge pastorale. Avec les années, ces réformes donneront naissance aux Eglises luthérienne et réformée.

Il y avait cependant un aspect « populaire » de cette réforme qui est souvent méconnu de nos jours. Les premiers écrits de Luther et de Zwingli ont suscité beaucoup d'espoir au sein des couches paysannes, c'est-à-dire la très grande majorité de la population d'alors. Quelques exemples : Luther écrivait en 1523 qu'une Eglise locale devrait être libre de choisir son pasteur, Zwingli affirmait que les paysans ne devraient pas être obligés de payer la dîme aux monastères qui étaient propriétaires des terres sur lesquelles ils travaillaient. Cet argent devait rester dans la paroisse pour pouvoir payer le pasteur choisi par la communauté.

Dans les années 1523-35, un mouvement réformateur et populaire très large s'est constitué autour de ces idées. De plus, mais toujours à partir de leur compréhension de l'Evangile, les paysans voulaient le droit de pêcher dans les rivières, de chasser dans les bois communaux, de ne plus être considérés comme des serfs, mais comme des hommes libres. Des alliances se sont constituées entre la campagne, les villages et même certaines villes. On voulait mettre en place la Réforme, on voulait réaliser les idées de Luther et de Zwingli.

De larges régions étaient convaincues par ce courant ; de l'Alsace jusqu'à la Suisse, en passant par la Forêt noire, de l'Allemagne du Sud, jusqu'au nord, surtout au printemps 1525. La réaction brutale des autorités politiques a fait que le mouvement a vite échoué. Ce qui avait commencé comme une sorte de grève générale, a fini par un véritable bain de sang, par des batailles où des dizaines de milliers de paysans ont été massacrés. Ce n'est pas le lieu pour entrer dans les

¹ Ce texte est tiré d'une conférence orale donnée à Paris (Centre Sèvres) en novembre 2003.

détails, mais les événements de 1525 ont fait peur à toute l'Europe, surtout à l'Empire et à l'Eglise catholique.

A peu près en même temps, dans les environs de Zurich et au sein de la réforme zwinglienne est né un courant dissident. Ce courant s'inspirait d'Erasme, de Luther et de Zwingli. Encore une fois, nous n'entrerons pas dans les détails historiques, mais donnerons simplement les accents particuliers de ce courant. Suite à sa compréhension de la doctrine de la justification par la foi et sa lecture des Evangiles et des Actes, ce mouvement mettait en question la pratique du baptême des enfants. Si l'on est justifié par la foi, si la foi est suscitée par l'annonce de l'Evangile, si la foi appelle au repentir et à la conversion, comment peut-on baptiser des enfants qui n'ont pas encore la foi ? C'était aussi une manière de critiquer l'Eglise de la chrétienté médiévale où le simple fait de naître et de recevoir le baptême faisait croire aux gens qu'ils étaient chrétiens.

Tout en acceptant le principe de justification par la foi, ce courant dissident trouvait que le message luthérien risquait de sous-évaluer le côté éthique de la vie chrétienne. « On est sauvé par la foi, et puis un point c'est tout ». Qu'en est-il de l'appel de Jésus de le suivre ? Qu'en est-il du sermon sur la montagne ? A certains égards on est plus proche ici d'Erasme que de Luther. La grâce sauve, mais elle transforme aussi.

Troisièmement, ce nouveau courant ne pouvait guère accepter le fait que Zwingli mettait la réforme dans les mains du pouvoir civil et du conseil municipal. L'Eglise ne devrait-il pas être séparée de l'Etat, libre de l'ingérence politique ?

En janvier 1525, ceux qui se reconnaissaient dans cette pensée, essentiellement de jeunes adeptes de Zwingli, ont procédé au baptême des membres du groupe. Pour eux, c'était un baptême en connaissance de cause, un engagement clair et volontaire de suivre Jésus Christ. La réaction fut brutale. On les appellera « rebaptiseurs » ou « anabaptistes ». Ils seront chassés de Zurich, certains seront même exécutés.

On les associera au mouvement paysan, à la sédition et à la révolte (symbolisé par Thomas Müntzer). Luther, Zwingli et l'Eglise catholique se liguèrent ensemble contre ce mouvement qui va se répandre très rapidement dans les pays de langue allemande et néerlandaise. En 1529, l'empire réclamera la peine de mort contre les anabaptistes. Ils seront condamnés dans les confessions de foi luthérienne et réformée et par le concile de Trente.

De plus, en 1534-35, à Münster en Westphalie, une réforme d'abord de tendance zwinglienne se transformera en mouvement populaire. Un groupe d'étrangers s'installera dans la ville pour instaurer une réforme sur la base d'idées apocalyptiques, attendant le retour du Christ, étant dirigé par des prophètes autoproclamés. Ce mouvement « illuministe » pratiquera le baptême d'adultes et on les appellera aussi « anabaptistes ».

Ainsi, dans l'histoire de l'Eglise, l'anabaptisme a été longtemps associé au mouvement paysan et au royaume tragique de Münster, qui sera aussi réprimé et vaincu dans le sang et la violence. Pendant longtemps, le terme « anabaptiste » signifiera « sédition », « anarchie », « illuminisme ».

Cependant, de même que les courants protestants ont été divers (luthérien, zwinglien, calviniste), les courants dissidents l'ont aussi été. Il a fallu des siècles avant que les historiens ne s'en rendent pas compte. Sans entrer dans les détails, signalons le gros travail de George Williams, historien à Harvard, qui lui cumule plusieurs générations de travaux historiques sur les dissidents.²

Pour raccourcir sans nier la complexité, disons les choses suivantes : parmi les courants dissidents divers, anabaptistes et spiritualistes, il y a eu des théologies et des stratégies différentes. Parmi celles-là, il y a eu depuis les débuts, un anabaptisme pacifique et non-violent, dont l'éthique se réclamait du Sermon sur la Montagne. Ces anabaptistes-là souhaitaient la séparation entre l'Eglise et l'Etat et pratiquaient une non-violence qui allait jusqu'à refus de porter les armes et de tuer, fut-ce au nom de l'Etat ou de l'Eglise.

Dans ce courant non-violent se trouvait un ancien prêtre néerlandais qui s'appelait Menno Simons. Il a rassemblé les anabaptistes néerlandais suite au désastre de Münster. C'est de lui que vient le terme « mennonite », nom que la plupart des anabaptistes « pacifiques » ont fini par accepter jusqu'à nos jours.

Pour illustrer le côté « non-violent » évoqué, il suffit d'évoquer les citations suivantes d'anabaptistes du 16^e siècle.

Les vrais chrétiens sont moutons parmi les loups... ! Il faut qu'ils soient baptisés d'angoisse de détresse, de persécutions, de souffrances et de mort. Il leur faut passer par l'épreuve du feu pour attendre l'éternel repose dans la maison du Père, non pas en massacrant leurs

² Williams, George H. *The Radical Reformation*, 3^e édition, Kirksville Missouri: Sixteenth Century Journal Publishers, 1992.

adversaires,...mais en mortifiant leurs ennemis spirituels : ils n'utilisent ni les armes du monde, ni la guerre puisqu'il leur est, à eux, absolument interdit de tuer. (Lettre de l'anabaptiste zurichois Conrad Grebel à Thomas Müntzer, 1524)³

De cette manière se détacheront aussi de nous, par la puissance de Christ (qui dit) « vous ne devez pas résister au méchant », les armes diaboliques de la violence telles qu'épée, armure, et autres choses semblables, avec toutes leurs utilisations, en faveur de nos amis ou contre nos ennemis (« confession » anabaptiste de Schleithem, 1527)⁴

Tous ceux qui sont mûs par le Saint-Esprit ignorent tout de l'épée et ne connaissent que la Parole du Seigneur...

Nos armes ne sont pas des armes qui puissent détruire cités et pays, renverser portes et murs, et faire couler à torrent le sang comme de l'eau....(Menno Simons)⁵

A cause du rejet des leurs idées et de leurs pratiques, les anabaptistes ont connu une existence difficile. Plusieurs milliers ont trouvé la mort, condamnés au bûcher comme hérétiques.⁶

Tout cela a poussé à une vie clandestine et à l'émigration constante. Ceux qui sont restés en Suisse ont finalement été obligés de vivre au-dessus de mille mètres. D'autres se sont déplacés vers le milieu du 17^e siècle, en Alsace et au pays de Montbéliard, en Allemagne, en Russie, en Amérique du Nord...

Cela fait que le mennonisme européen s'est beaucoup affaibli au profit d'abord de l'Amérique du Nord. Ensuite, le travail missionnaire fait qu'aujourd'hui, la majorité des mennonites se trouvent dans des pays africains, en Indonésie, en Asie, ou en Amérique latine.⁷

³ Cité dans J.C. Wenger, *La foi qui fait vivre*, Sélection de textes des Anabaptistes du 16^e siècle, *Cahiers de Christ Seul*, n° 15, 1984, p. 59

⁴ Ce texte, traduit par Claude Baecher, tiré de son livre *Michaël Sattler*, se trouve en ligne à l'adresse suivante : <http://www.bienenberg.ch/biblioanab/Pages/documents.html>

⁵ *La foi qui fait vivre*, 60-61.

⁶ A ce propos, voir J. Oyer & R. Kreider, *Miroir des martyrs. Histoires d'anabaptistes ayant donné leur vie pour leur foi au XVI^e siècle*, collection « perspectives anabaptistes », Editions Excelsis, 2003.

⁷ Pour la situation aujourd'hui, voir le site de la Conférence mennonite mondiale : <http://www.mwc-cmm.org/>

2. Pistes théologique : la pensée mennonite aujourd'hui

Avant de proposer quelques pistes pour comprendre la spécificité mennonite aujourd'hui, disons dans un premier temps que les mennonites partagent les grandes affirmations fondamentales de la foi chrétienne. Ils ne considèrent pas comme les seuls ou les meilleurs chrétiens, mais offrent leur voix comme contribution aux débats d'aujourd'hui.

Quelle image de Dieu ?

Qui est donc le Dieu chrétien dans une perspective mennonite ? Nous partirons tout simplement des notions de l'Incarnation et de la Trinité. Le Dieu chrétien est celui dont le visage s'est montré en Jésus Christ, parole faite chair. Le Dieu chrétien est Père, Fils et Saint Esprit.

L'amour de Dieu, sa révélation en Jésus Christ pourrait être conçue comme une manifestation de « la non violence de Dieu », c'est-à-dire son « amour de l'ennemi ». Le Dieu créateur aime tellement sa création, sa créature, qu'il lui permet même de le rejeter. Dans la tradition chrétienne, ce rejet de Dieu est lié à l'origine du mal. Le rejet de Dieu par l'homme fait que ce dernier considère Dieu comme son ennemi.

Mais au lieu de nous rejeter après notre rejet, le Dieu chrétien poursuit l'homme avec son amour. Le mal existe, mais Dieu ne lui donne pas le dernier mot. Dieu lui-même vient parmi les hommes (l'Incarnation) pour assumer le mal, pour en vaincre la puissance, pour montrer de façon concrète en quoi consiste l'amour (aussi de l'ennemi).

Mais en ceci Dieu prouve son amour envers nous : Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs. (Épître aux Romains, 5,8)

...Quand nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils. (Romains, 5,10)

L'incarnation, c'est l'amour de l'ennemi en personne, en parole et en actes. Le mal existe, mais Dieu vient lui-même, en Christ, souffrir avec et souffrir pour l'humanité, assumant en lui-même les conséquences du mal, cassant le cercle vicieux du mal, de la violence, de la vengeance. La croix, c'est-à-dire, le refus de dominer, l'acceptation de servir l'autre, l'amour de l'autre, même de l'ennemi, est la voie concrète pour vaincre le mal et la violence.

Jésus, qui est de condition divine, n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes....il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort sur une croix. (tiré de l'épître aux Philippiens, chapitre 2)

« La croix » est aussi une manière de vivre, une manière de faire face à la violence. En même temps, la résurrection du Christ est la confirmation que ce chemin de la non-violence est celui qui pourra vaincre de manière concrète le mal et la violence au sein de l'histoire. Le texte bien connu de Philippiens 2, cité ci-dessus, commence ainsi : « comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ ». Autrement dit, le chemin de l'incarnation nous est posé comme modèle de vie. Le caractère de Dieu devient visible en Christ, et nous est proposé comme moyen pour faire face au mal et à la violence. Par l'Esprit, Dieu continue à être présent dans l'histoire humaine, suscitant des pratiques et des comportements qui ressemblent à ce qui a déjà été montré en Christ.

Par les symboles de la foi des 4^e et 5^e siècles qui définissent les doctrines de la divinité du Christ, de la Trinité etc. (Nicée, Constantinople, Chalcédoine), l'Eglise reconnaît que Dieu est essentiellement amour. Il s'agit bien d'un amour non-violent qui ne s'impose pas, qui se donne pour l'autre. En regardant Jésus, nous voyons Dieu, c'est-à-dire que nous voyons que l'amour qui se donne est la réalité la plus essentielle du monde. D'une certaine façon, les doctrines de l'Incarnation et de la Trinité « inscrivent » l'amour non-violent dans l'être même de Dieu ainsi que dans la réalité de l'histoire humaine. Il s'agit ainsi plus que d'une idée, mais d'une réalité historique capable de générer des pratiques concrètes.

Or pour certains aujourd'hui, cette manière de concevoir Dieu pose problème. Dans un contexte de pluralisme religieux, ne vaudrait-il pas mieux de parler seulement de Dieu plutôt que d'insister sur le caractère unique du Christ ? Si nous insistons sur « Jésus Christ comme Dieu », n'aurons-nous pas des difficultés à parler avec les musulmans ou avec les juifs ?

En réponse, disons qu'un véritable dialogue ne fait jamais abstraction de la particularité des participants. On ne peut pas parler de « Dieu » sans lui donner un visage, sans définir qui il est, quelle est sa nature. Il est malheureusement vrai que la religion, y compris le christianisme, a été trop souvent facteur de violence, de guerre, d'exclusion. Mais le Dieu chrétien qui se révèle en Jésus ne demande jamais qu'on tue en son nom.⁸ Tuer en son nom serait même le renier. En Christ, nous voyons un Dieu d'amour, en Christ, nous voyons une manière de vivre définie par l'amour, le service de l'autre, le pardon, et le refus de dominer.

Les chrétiens doivent le reconnaître : nous avons justifié la violence et la guerre au nom de Dieu. Mais en le faisant, nous nous renions, nous comprenons mal la nature de Dieu. Ce Dieu ne nous demande que l'amour. L'aimer lui-même, aimer le prochain, la sœur ou le frère, et même l'ennemi.

Dans un contexte de violence justifiée au nom de la religion, pour entrer en dialogue avec les autres, les chrétiens ont surtout besoin d'un Dieu aimant et non-violent, un Dieu qui ne demande pas de tuer en son nom, un Dieu qui nous demande d'aimer les autres, même nos ennemis. Il serait mieux d'arriver à la table du « dialogue interreligieux » au nom de ce Dieu-là et non pas au nom d'un dieu générique sans visage.

Quelle Eglise ?

Quelle Eglise, quelle communauté chrétienne dans une telle perspective ? La théologie mennonite partage les notions bibliques classiques pour décrire l'Eglise : corps de Christ, peuple de Dieu, famille de Dieu, etc. Le regard « non-violent » nous fait suggérer quelques autres thèmes : « communauté de pardon », « communauté du mur brisé, » lieu où il n'y a « ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, ni l'homme ni la femme ».

L'épître aux Ephésiens donne une image de l'Eglise comme communauté de paix.

Il a voulu ainsi, à partir du Juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau, en établissant la paix, et les réconcilier en un seul corps, au moyen de la croix, là, il a tué la haine (Ephésiens, ch. 2)

Qu'arriverait-il si les communautés chrétiennes étaient vraiment des communautés de paix, où les murs entre races, classes, et nationalités étaient

⁸ Nous préférons que les musulmans et les juifs eux-mêmes nous parlent de leur compréhension de Dieu plutôt que de le faire à leur place.

brisés ? Comme le Christ donne le visage de Dieu, l'Eglise est le lieu où le Christ devient visible dans le monde. Or malheureusement, lorsque le monde regarde l'Eglise, il ne voit pas toujours le Christ, l'amour, le pardon ou la non-violence.

Aujourd'hui, quand on pense « Eglise », on pense « cathédrale », « prêtre », « évêque », « pasteur », « rite », « sacrement », « interdits ». Dans les débats actuels en France, quand il s'agit de signe « extérieur » de religion, il est question de « foulard », de « croix » ou de « kippa ». Qu'est-ce qui empêche que le signe extérieur de la foi chrétienne soit des communautés des gens très différents qui arrivent à s'aimer et à se pardonner ?

L'un des signes forts dans la tradition ecclésiale mennonite a été le lavement des pieds (décrit dans l'Evangile de Jean, chapitre 13). Se mettre à genou devant l'autre, pour lui laver les pieds, c'est un signe concret d'amour, de paix et de service. On ne le fait plus tellement, même s'il y a un renouveau de réflexion à cet égard.⁹ L'Eglise pourrait (devrait ?) être le lieu où l'on définit des pratiques qui reflètent de manière concrète la réalité de l'Evangile.

Le monde a vraiment besoin de lieux concrets et de communautaires pour apprendre l'amour, le pardon, la non violence et la paix. Ce lieu, dans la tradition mennonite, c'est l'Eglise. Et aujourd'hui, si les chrétiens étaient capables de faire la paix entre eux ? Et s'il y avait une vraie Eglise « catholique », face à la mondialisation, capable d'imaginer et de mettre en place d'autres modèles de relations entre pays, cultures et races ? Et si cette Eglise était capable d'imaginer et de mettre en place, déjà en son sein, d'autres modèles économiques, de résolution de conflits ?

Quel être humain ?

Enfin, quelle vision de l'être humain, de l'homme et de la femme avons-nous dans cette perspective ? L'être humain est créé par un Dieu d'amour, qui cherche à entrer en relations. Cela implique que l'homme n'est pas autonome, le fruit de l'hasard ou la mesure de toute chose. Il est là pour une raison.

L'être humain a été créé pour vivre en relation, en communauté, en société. Cela implique que l'individualisme de nos sociétés occidentales peut nous induire dans l'erreur, et pire, dans une solitude qui enlève toute espérance de l'existence. Derrière la vie de chaque femme et chaque homme, il y a cette intention d'amour

⁹ Voir Linda Oyer, *Dieu à nos pieds*, Editions Mennonites, « Dossiers de Christ Seul », n° 4/2002.

et un sens à la vie. Mais, me direz-vous, il s'agit d'un rêve. La vie n'est pas vraiment comme cela. Il y a trop de gâchis, trop d'exception, trop de souffrance.

Selon la tradition biblique, à notre origine, il n'y avait ni mal ni violence. Il y avait néanmoins la possibilité de rejeter Dieu, ce qui a été fait, entraînant le mal dans son sillage. Nous naissons dans un monde où des structures et la réalité du mal nous conditionnent et nous façonnent. Nous ne pouvons pas nier ce mal, ni sa puissance, ni le fait que nous cheminons tous vers la mort.

Cependant, pour chaque être humain, le message de l'Évangile affirme que la réconciliation et le pardon sont toujours une possibilité. La défaite du mal par la croix et la résurrection, l'espérance « des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habitera »¹⁰ permet une vie de relation, de pardon, et même d'amour.

Être créé dans l'amour signifie que l'homme n'existe ni pour dominer ni pour être dominé, ni pour tuer ni pour être tué. Au contraire, nous existons pour vivre ensemble dans l'amour par le moyen du pardon. Vivre dans cette perspective, c'est affirmer que la mort et le mal n'auront pas le dernier mot. Vivre dans cette perspective, signifie que la foi, l'espérance et l'amour donnent la possibilité d'une autre existence.

+++++

Neal Blough

Mise en ligne, septembre 2006

¹⁰ Deuxième épître de Pierre, 3,13.